

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Chaque exemplaire du présent numéro du « Bulletin » doit être accompagné d'UNE CARTE qui permettra à nos soldats de s'orienter sur le terrain des opérations.

Comparaison

On se guette de près, d'une tranchée à l'autre, sur l'immense longueur du front. On est tout près : à trois cents, deux cents mètres; parfois, dit-on, à une trentaine. Mais au point de vue moral il y a un abîme; cet étroit espace sépare deux humanités.

Le vieux soldat prussien qui, au XVIII^e siècle, sous le grand Frédéric, jeta les premiers rayons de gloire militaire sur les armées allemandes, était à peine un homme : c'était presque un forçat. La caserne en Prusse était un véritable bagné, où des serfs emprisonnés de force et des malheureux volés au delà des frontières étaient transformés par leurs gardes-chiourme, à coups de fouet et de bâton, en parfaits automates de combat, évoluant, manœuvrant le fusil avec la correction de machines. Ces armées sans âme firent merveille contre les soldats racolés de Marie-Thérèse et de Louis XV; on sait s'ils furent battus à plates coutures quand ils trouvèrent devant eux les troupes de la Révolution et de l'Empire, transportées par l'enthousiasme national.

Le soldat allemand est resté, à beaucoup d'égards, l'héritier du vieux soldat prussien. Son chef ne le considère pas tout à fait comme un homme, et pas du tout comme son semblable. Rudoyé, brutalisé, il est traité à la caserne en souffre-douleur, voué aux coups, aux injures et aux avanies. Le noble, qui seul est officier, le regarde comme une sorte de serf d'une race inférieure. C'est le fouet dans une main, le revolver dans l'autre qu'il le pousse au combat.

Aussi n'hésite-t-on pas à le sacrifier. On le jette en troupeau compact, en masse serrée de chair humaine, sous les balles de la fusillade, sous le feu meurtrier de notre terrible 75. Nul effort pour ménager les existences humaines. C'est en bloc qu'on livre les hommes à la destruction; c'est par monceaux que les cadavres chargent le sol. A la bataille de la Marne, les morts accumulés formaient des remparts de chair derrière lesquels tirait les survivants; sur l'Yser, des ponts sur lesquels ils passaient. Ce n'est pas de l'imprudence, c'est un véritable système de combat: celui, dit-on, du souverain lui-même, qu'à l'étonnement de tel des plus éminents officiers de son état-major, il pratiquait dans ses manœuvres annuelles.

Quelle différence avec les hommes libres, devenus, à l'heure du péril national, les intrépides soldats de la patrie française! Là, point de serfs; pas de maîtres, que ceux que la discipline

impose. Toute l'armée forme une grande famille, où l'officier est l'ami, comme le frère ainé du soldat. Pas de vengeance à exercer; pas de risque qu'une balle s'égare exprès. Qui n'a lu ces récits touchants du dévouement des hommes donnant leur vie pour sauver leur capitaine ou leur lieutenant blessé? Tous ont un étroit sentiment de solidarité; il n'y a pas deux sortes de Français séparés par un fossé infranchissable et nés, les uns pour commander, les autres pour obéir. Le soldat sait qu'il portera les galons d'officier, s'il les gagne par sa vaillance. Pas de Junker; pas de serf humilié et maltraité. Sous tous les uniformes, il n'y a que des Français qui s'aiment comme ils aiment leur pays.

Même différence dans le haut commandement. Les fébriles impatiences du pays trouvent son action lente et un peu peinard; cette prudence est vertu chez lui; c'est qu'il est économie du sang français et ne veut pas prodiguer inutilement les vies humaines comme l'enjeu de la partie qu'il joue, et les régiments comme les pièces de l'échiquier où ils poursuivent la victoire.

Au point de vue humain, comment ne pas applaudir le général Joffre de se rappeler qu'il y a derrière chacune des milliers de têtes qu'il fait manœuvrer, des êtres qui la cherissent? Et au point de vue militaire, n'est-ce pas la sagesse même, d'épargner ses troupes pour les combats futurs? Hélas! il tombe toujours, malgré cette prudence, un nombre affreux de victimes; mais, dans leurs plus cruelles épreuves, les nôtres peuvent se dire qu'on ne les expose pas à la légère; que la pensée directrice veille affectueusement sur eux, et que, si on les jette, à certaines heures, dans de gros dangers, c'est que c'était indispensable.

Voilà le caractère des deux armées: n'est-ce pas, pour la nôtre, un gage de victoire?

Camille PELLETAN.

PAROLES FRANÇAISES

Déjà s'annonce le châtiment de l'orgueil de l'Allemagne. On a raison de dire que l'orgueil est une passion qui aveugle; les Allemands, s'ils voyaient clair, n'auraient pas méprisé leurs adversaires au point de les imaginer capables de se laisser réduire à la condition de vassaux, de disciples et contremaîtres. Leur diplomatie, s'ils voyaient clair, n'aurait point commis tant d'erreurs si grossières. Comme leurs ministres et leurs ambassadeurs et par aveuglement aussi, leurs généraux se sont trompés. Plans politiques, plans militaires, tout s'écroule et déjà, dans le lointain, par delà un temps indéterminé, les défenseurs du droit, de la justice, de la liberté aperçoivent la consolatrice de tant de douleurs, la vengeresse de tant de crimes: la Victoire.

Ernest LAVISSE.

(Discours à la séance de rentrée de la Faculté des Lettres de Paris, 5 novembre 1914).

Victoires Russes EN POLOGNE

La grande bataille engagée par l'armée russe contre les troupes austro-allemandes depuis la Baltique jusqu'au delà des Carpates, dans la Prusse orientale, en Pologne, en Galicie, en Hongrie, est dès à présent marquée par d'importants succès de nos alliés.

En Pologne, la victoire est complète. Le général Von Hindenburg est en pleine retraite, laissant aux mains des Russes d'innombrables prisonniers.

Voici les dépêches successives communiquées par le grand état-major russe:

Pétrograd, 23 novembre. — Le combat continue entre la Vistule et la Warta, révélant au nord de Lodz un caractère d'extrême obstination.

Au cours des combats du 21 novembre, nous avons fait prisonniers plus de 5.000 Autrichiens.

Pétrograd, 24 novembre. — La bataille en Pologne continue ncore. Sur l'un de ses points, notre cavalerie a exécuté une charge contre l'infanterie allemande qui battait en retraite; elle lui infligea de grosses pertes et s'empara de pièces lourdes.

Sur le front Czenstochow-Cracovie, la bataille se développe dans des conditions avantageuses pour nous. Dans la journée du 22 novembre, nous fîmes plus de 6.000 prisonniers. Les tentatives de l'ennemi de nous contre-attaquer ont échoué.

Pétrograd, 25 novembre. — Le combat de Lodz dure toujours. Les masses allemandes qui ont fait irruption le 20 novembre dans la région Strykow, Brezin, Koluski, Ragow, Tuckin, pressées de tous côtés par nos troupes, tentent maintenant de suprêmes efforts pour se frayer un chemin vers le nord.

Dans la région au sud de Koluski, les unités allemandes dispersées vont à l'aventure. Nous avons fait de nombreux prisonniers et nous nous sommes emparés de pièces d'artillerie lourde et d'artillerie de campagne. On considère que la bataille de Lovitch, le 24 novembre, a tourné à notre avantage.

Dans le combat engagé de Czenstochow à Cracovie, nos troupes ont une supériorité manifeste.

Au delà des cols des Carpates, nos troupes enveloppent des forces autrichiennes considérables dans la région Mezolaborez. Sur ce point, nous avons pris 1 général, 40 officiers, plus de 3.500 hommes, 3 trains de chemin de fer et des mitrailleuses. Au débouché de la plaine de Hongrie, nous avons occupé la ville de Homonna.

Pétrograd, 26 novembre. — Dans la bataille de Lodz qui continue, et dont l'avantage reste acquis à nos troupes, les efforts des Allemands tendent à faciliter la retraite de ceux de leurs corps ayant pénétré dans la direction de Brezin, qui reculent maintenant dans des conditions très défavorables pour eux.

Sur le front Autrichien, notre action se poursuit avec succès. Dans le combat du 25 novembre, nous avons fait prisonniers 8.000 hommes de troupes, dont deux régiments avec leurs commandants et officiers.

SITUATION MILITAIRE

24 NOVEMBRE, 15 heures. — D'une façon générale, la situation n'a subi aucune modification dans la journée du 23 novembre.

Sur la plus grande partie du front, l'ennemi a manifesté surtout son activité par une canonnade interminée moins vive que dans la journée précédente.

Ça et là, cependant, quelques attaques d'infanterie, toutes repoussées. Toutefois, comme d'habitude, ces attaques ont été particulièrement violentes dans l'Argonne, où nous avons gagné du terrain dans la région du Four-de-Paris.

Rien à signaler entre l'Argonne et les Vosges; la brume, très épaisse, a d'ailleurs gêné les opérations.

Bon état sanitaire des troupes.

24 NOVEMBRE, 22 heures. — Journée relativement calme; canonnades intermittentes sur le front.

Quelques attaques dans l'Argonne, toutes repoussées d'ailleurs.

25 NOVEMBRE, 15 heures. — De la mer du Nord à Ypres, aucune attaque d'infanterie.

Entre Langemarck et Zonnebeke, nous avons gagné du terrain.

Aux abords de La Bassée, les troupes indiennes ont repris à l'ennemi des tranchées qui leur avaient été enlevées la veille au soir.

De La Bassée à Soissons, calme à peu près complet.

Nous avons légèrement progressé près de Berry-au-Bac et en Argonne.

A Béthincourt (nord-ouest de Verdun), une attaque allemande a été repoussée; une suspension d'armes demandée par l'ennemi lui a été refusée.

Dans la région de Pont-à-Mousson, notre artillerie a pu bombarder Arnaville.

Aucun incident dans les Vosges.

25 NOVEMBRE, 22 heures. — Journée calme.

Aucune modification sur l'ensemble du front.

26 NOVEMBRE, 15 heures. — La journée du 25 novembre n'a été marquée par aucun fait important.

Dans le Nord, la canonnade a diminué d'intensité et aucune attaque d'infanterie n'a été dirigée sur nos lignes qui ont légèrement progressé sur certains points.

Dans la région d'Arras, continuation du bombardement sur la ville et sur ses faubourgs.

Sur l'Aisne, l'ennemi a tenté une attaque contre le village de Missy; elle a complètement échoué, avec des pertes sévères pour les Allemands.

Nous avons réalisé quelques progrès dans la région à l'ouest de Souain.

En Argonne, en Woëvre, en Lorraine et dans les Vosges, calme à peu près complet sur tout le front. La neige est tombée très abondamment, surtout dans les parties les plus élevées des Vosges.

26 NOVEMBRE, 22 heures. — En Belgique, calme complet.

Au centre, canonnade sans attaque d'infanterie.

Rien à signaler en Argonne.

Petit engagement à l'est de Verdun.

SITUATION MARITIME

En Méditerranée. — Les escadres anglo-françaises continuent à bloquer l'Adriatique et les Dardanelles; elles protègent en outre les côtes d'Egypte et le canal de Suez.

Dans le Nord, des bâtiments anglais et français ont procédé à la reconnaissance des batteries allemandes établies sur le littoral belge.

Le vapeur danois *Anglo-Dane* a abordé et coulé, le 9 novembre, dans la baie de Kiel, le torpilleur allemand *S-124*.

Les croiseurs allemands du Pacifique ne paraissent pas avoir quitté les eaux chilienennes depuis le combat du 1er novembre.

Le croiseur auxiliaire allemand *Kronprinz-Wilhelm* a coulé, au large des côtes du Brésil, le paquebot anglais *Corrientina* et le voilier français *Union*. Les équipages de ces navires ont été ramenés à Monte-video.

Le croiseur auxiliaire *Berlin*, entré à Trondhjem, et qui n'a pu quitter ce port à l'expiration du délai de vingt-quatre heures qui lui avait été fixé, a été désarmé par les autorités norvégiennes.

L'Amirauté britannique annonce que le sous-marin allemand « U-18 », dont la présence avait été signalée sur le littoral nord de l'Écosse, a été mis hors de combat par un navire de guerre britannique qui l'a éprouvée.

Le sous-marin, après avoir disparu, est revenu à la surface en arborant le drapeau blanc. Le contre-torpilleur anglais « Garby » s'est approché et a procédé au sauvetage des trois officiers et de 23 marins sur 24 qui formaient l'équipage. Un marin allemand s'est noyé. Le sous-marin a sombré aussitôt après avoir été accosté par le « Garby ».

La destruction de ce sous-marin a été très rapidement conduite. Les autorités anglaises avaient été prévenues de sa présence dans la matinée, et à une heure vingt de l'après-midi l'opération était faite.

Le sous-marin « U-18 » appartenait à la série « U-17-U-24 », construite en 1912-1913. Son déplacement était d'environ 700 tonnes, sa vitesse atteignait 14 à 15 nœuds, son rayon d'action était de 2,000 milles. Il était muni de trois tubes lance-torpilles et il portait un canon de 37 millimètres.

Quant au « Garby », c'est un contre-torpilleur de 550 tonnes, vitesse 25 nœuds et demi, qui date de 1906.

SUR LE FRONT

D'un capitaine qui se bat près de Soissons. — « Pour le moment, je suis en plein bois... En venant chez moi, on a l'impression d'un certain luxe. Ma hutte — de cinq mètres de long sur quatre mètres de large — comprend, en effet, une vaste antichambre avec canapé de repos, une chambre à coucher munie d'une porte spéciale, et la cabine des agents de liaison avec téléphone à ma disposition.

Cela me console de la perte de mon ancien secteur, vraiment très « dix-huitième siècle », avec son *Grand-Trianon* (cahute en bois), son *Petit-Trianon* et son avenue des *Liasons dangereuses*. Nous y avions percé aussi la *rue des Obus* et la *rue des Lapins*. Un écrit au circonstance indique qu'il, dans ce secteur, que la chasse aux Boches était ouverte depuis le 6 octobre (jour où les Allemands ont reculé).

Dans mon secteur actuel, j'ai un grand perchoir de huit mètres de haut qui est utilisé, le cas échéant, pour la chasse. Il

sert également d'observatoire et permet de surveiller certain village occupé par les Boches, où l'on a percé des trous dans toutes les toitures pour tirer sur nous.

Cet après-midi, j'ai été voir la tranchée allemande — à 50 mètres de nous — en rampant sous bois. J'ai constaté qu'il avait, par dérisoire, mis en évidence des pantalons rouges et des képis français. J'ai profité de ma promenade pour récompenser d'une bille de chocolat et d'un tricot de laine le deuxième tireur du régiment, qui appartient à ma compagnie et qui venait de descendre deux Allemands. Peu s'en est même fallu qu'il ne fit coup double !

Le froid vient. Gelée blanche ce matin, et hier passage d'un immense troupeau d'oisies sauvages qui criaient comme si on les égorgeait, parce que le canon faisait rage. L'hiver s'annonce... »

D'un journaliste en mission. — Les Allemands sont à deux cents mètres. S'ils parlent fort, dans le silence de la nuit, on les entend. A cette faible distance le tir est si précis que si on regarde trop longtemps par un des créneaux, révélant la présence de sa tête en occultant l'ouverture, on risque d'avoir le crâne fracassé par une balle. De bons tireurs sont chargés de ce tir à éclipses; peut-être même des fusils, fixés à des chevalets, sont-ils braqués à l'avance sur certains des créneaux. Mais à part ce danger, la sécurité

est à peu près complète dans la tranchée. Il est bien rare qu'un obus tombe entre ses lèvres étroites. Ceux qui éclatent sur la terre voisine ne peuvent guère faire que du bruit.

Une bonne humeur et une santé imprévues règnent dans la tranchée. On a même réussi à s'y créer un confortable inattendu. Le sol est assaini par des gouttières qui aboutissent à de petits puisards; des planches, couvertes de terre, abritent des éclats d'obus et du froid les hommes qui ne sont pas aux aguets aux créneaux. Très peu en arrière, des chambres souterraines s'ouvrent sur des couloirs latéraux; un officier a fermé d'un rideau l'entrée de la sieste; dans une autre, les soldats entretiennent un feu qui chauffe fort bien en brûlant dans une cheminée improvisée, dont le tuyau débouche dans le champ au-dessus, au ras des betteraves. S'il vient une alerte, les téléphones qui courrent partout appellent sur la ligne de feu les hommes ainsi en réserve. D'autres iront plus loin en arrière mettre en action des batteries dissimulées.

Pour se distraire vraiment dans la tranchée, il faut risquer sa peau. Je passe près d'un soldat qui attend visiblement de pouvoir en sortir. Je le questionne, et il répond : « J'attends qu'il fasse un peu moins clair pour monter dans ce peu... plier et prendre un croquis des tranchées allemandes. » C'est se donner en cible : on est à peine en arrière de la ligne la plus avancée. « Bah ! fait l'homme, si cela siffle trop, je descendrai ! »

D'un lieutenant d'artillerie de fortresse.

Il y a de tout dans ma formation territoriale : des cavaliers, des ligueurs, des vétérans, des ouvriers des sections, des artilleurs coloniaux, des matelots, des marins, d'anciens légionnaires naturalisés français (les médailles brillent sur les poitrines), et, enfin, 250 artilleurs de fortresses ou de campagne.

Les différentes classes de l'armée territoriale sont représentées. La moyenne des hommes a quarante-quatre ans. Beaucoup en ont quarante-sept. Tous sont venus au galop, et de cet amalgame invraisemblable est sortie, en moins de huit jours, grâce à l'esprit de sacrifice et de discipline, une batterie d'artilleurs de fortresse, uniforme autrement que par la tenue. Evidemment, ça n'a pas été sans peine; mais chacun y a mis du cœur, et à une première alerte, les anciens « tire-à-flanc », ceux qui n'avaient jamais servi, furent les premiers à leur poste, tellement la peur de parattrer en retard les talonnait.

Jusqu'ici, ces hommes ne se sont pas battus. Ce n'est pas une raison pour les ignorer : ces « vieux » avaient plus de soucis domestiques que les jeunes de l'active ou de la réserve. Ils n'en ont rien fait pour.

Ils ont souvent forcé la note pour rire et chanter. Ils n'ont jamais désespéré, mais quand, dans ce secteur, que la chasse aux Boches était ouverte depuis le 6 octobre (jour où les Allemands ont reculé).

Dans mon secteur actuel, j'ai un grand perchoir de huit mètres de haut qui est utilisé, le cas échéant, pour la chasse. Il

sert également d'observatoire et permet de surveiller certain village occupé par les Boches, où l'on a percé des trous dans toutes les toitures pour tirer sur nous.

Cet après-midi, j'ai été voir la tranchée allemande — à 50 mètres de nous — en rampant sous bois. J'ai constaté qu'il avait, par dérisoire, mis en évidence des pantalons rouges et des képis français. J'ai profité de ma promenade pour récompenser d'une bille de chocolat et d'un tricot de laine le deuxième tireur du régiment, qui appartient à ma compagnie et qui venait de descendre deux Allemands. Peu s'en est même fallu qu'il ne fit coup double !

Le froid vient. Gelée blanche ce matin, et hier passage d'un immense troupeau d'oisies sauvages qui criaient comme si on les égorgeait, parce que le canon faisait rage. L'hiver s'annonce... »

D'un correspondant de guerre. — Nos braves soldats ne savent pas qu'ils ont fait des choses héroïques, parce qu'ils ne prennent rien au sérieux, et en général ils n'évoquent un grand péril qu'ils ont couru que pour rappeler en riant la figure qu'ils y faisaient, ou le détail comique qui y contrastait. Témoin cet Auvergnat, leur camarade, qui avait perdu sa compagnie, à moitié détruite, et se mettait à sa recherche, tombe dans la nuit au milieu des Allemands, et du ton le plus naturel :

— Chet' ichi la dichième compagnie ?

Témoin cet autre, qui, brusquement, se trouve seul dans un village néz à néz avec deux énormes Poméraniens : il croit le village occupé par l'ennemi, il jette son fusil à terre et fait signe qu'il se rend. Mais les deux Allemands, qui s'étaient égarés, lèvent les bras, eux aussi, en criant : « Kamarat ! » Notre homme comprend, se ravise, ramasse son fusil (il dit son « flingue », en racontant son histoire, sans autre vergogne) et marche sur les deux Allemands sans plus s'étonner :

— Ah ! bon... ça va bien ! Eh bien, suivez-moi, les Boches !

Et il les emmène prisonniers...

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Mme Poincaré et les blessés. — Une touchante cérémonie a eu lieu cette semaine à l'hôpital fondé à Bordeaux par le barreau de cette ville. En présence des blessés, le bâtonnier, au nom de l'ordre des avocats, a remis à Mme Poincaré une médaille commémorative et l'adresse suivante :

« Madame, Nous ne pouvons oublier que votre première pensée, en arrivant dans notre cité, fut de faire appeler un délégué de la Croix-Rouge à qui vous avez demandé, en vous réclamant seulement de votre titre, d'informier diplômée, un emploi dans un hôpital.

Et les avocats du barreau de Bordeaux ressentent une juste fierté quand vous avez choisi, pour y remplir la fonction la plus modeste, l'hôpital qu'ils avaient fondé.

« C'est là que nous vous avons vue vous donner tout entière à votre tâche et en accepter toutes les servitudes, prouvant par l'exemple combien la noblesse du cœur peut rehausser les actes les plus humbles.

Chacun de nous, Madame, se souvient avec émotion de l'infirmière, toujours discrète et bonne, qui venait chaque jour prendre son service dès la première heure et dont la persévérance apportait tous les matins à nos chers blessés, avec les soins les plus attentifs, un réconfort impatiemment attendu.

La fête du roi. — On s'est demandé pourquoi la fête du roi des Belges avait été célébrée le 15 novembre, qui n'est point la Saint-Albert. Voici l'explication toute simple.

Le roi Albert a eu le malheur de perdre sa mère le jour de sa fête patronymique. D'autre part, quatre-vingts ans durant, la Belgique avait été ses rois le 15 novembre, jour de la Saint-Albert. Cette dernière date fut donc maintenue par le souverain lui-même quand il succéda à Léopold II.

Et n'en déplaise au Kaiser, les Belges continueront à fêter le roi Albert le jour... de la Saint-Léopold.

Le service postal aux armées. — On imagine difficilement l'importance du mouvement postal aux armées. Quelques chiffres permettront d'en juger :

Le bureau central militaire postal a reçu :

Le 20 novembre, 950,000 lettres, 8,200 paquets, 96,551 chargements, 9,200 mandats.

Le 21 novembre, 1 million 100,000 lettres, 3,000 paquets, 121,900 chargements, 8,500 mandats.

Le 22 novembre, 900,000 lettres, 8,100 paquets, 115,900 chargements, 9,145 mandats.

Le 23 novembre, 1 million de lettres, 6,300 paquets, 127,000 chargements, 9,250 mandats.

La situation est à jour et aucune correspondance ne reste à expédier de la réception de la veille.

Comment on les fait marcher. — Dernièrement, une reconnaissance de cavaliers français surprenait dans un petit bois, à l'est d'Ypres, trois compagnies d'infanterie allemande, avec lesquelles se trouvaient quarante officiers. Tous se rendirent.

Les prisonniers mouraient littéralement de faim. Ils déclarèrent qu'ils avaient été obligés de se nourrir d'écorces d'arbre. Certains racontèrent que pour les forcer à avancer contre nos troupes, on placait derrière eux des mitrailleuses prêtes à les foudroyer s'ils s'avisaient de lâcher pied.

Le vingt-troisième bombardement de Pont-à-Mousson. — Dans la nuit du 10 au 11 novembre, Pont-à-Mousson a subi son vingt-troisième bombardement. Les Allemands se sont amusés férolement à tirer douze coups à la minute avec douze obus. Résultats : une jeune fille de dix ans tuée dans son lit, une enfant de quatre ans tuée aussi, un autre grièvement blessé, sept maisons démolies.

Cuisine tudesque. — On a trouvé sur un officier allemand fait prisonnier dans l'Argonne le billet suivant que lui adressa sa Gretchen :

« Cher Fritz, prends garde aux pièges et aux femmes de Paris... Quand tu nous reviendras avec les lauriers de la victoire, je lui servirai de paletot; il avait comme moi un pantalon dans ses bottes, et comme moi un bonnet de voyage de gros feutre gris enfoui sur la nuque et lui descendant jusqu'aux sourcils; un foulard fané lui entourait le bas du visage. En face était assis, autre personnage hétéroclite, un petit homme fortement rabâché, les yeux très vifs, la moustache noire et dure, l'air assez jeune, mais n'en grelotant pas moins dans sa légère vareuse avec les boutons de corne. Ses deux mains obstinément plongées dans ses poches, ne semblaient pas pouvoir y trouver beaucoup plus de chaleur que d'argent.

Sous le feu. — En Flandre, un refuge de blessés est le centre d'un violent bombardement. Un « gros noir » éclate devant la porte

Je dois avouer que, si rassuré que je fusse par le fait de me sentir en pays ami, une vague inquiétude me serrait toujours le cœur et je n'eus pas desserré les dents pour un empire avant d'être tout à fait chez nous.

Je suivais sur la carte les tours et les détours de notre wagon. Encore dix kilomètres ! Encore cinq ! Encore trois ! Encore deux ! Enfin, c'est Elle, la France !

L'homme du coin, l'homme d'en face et moi-même, nous voilà subitement debout. Celui-là criant : « Nous y sommes ! » Cet autre : « Ca n'est pas fâcheux ! » et moi répétant sans me lasser : « C'est Elle ! c'est la France ! »

Après avoir entendu nos clamours avec surprise, les autres voyageurs du train nous voient avec stupéfaction nous rapprocher brusquement, nous serrer les mains, tandis que nous nous répondions avant même de nous être interrogés : « Moi, je viens de Hirschberg ! — Moi, je viens de Breslau ! — Moi, je viens de Görlitz ! »

Chacun alors de commencer son récit d'évasion, les propos s'entretenant, s'embrouillant et s'achevant dans des rires sans prétexte, mais non sans cause.

— Je suis le capitaine Strasser, me dit l'un.

— Je suis, moi, le lieutenant Blanc, me dit l'autre.

— Et je suis, moi, le demi-sous-lieutenant de mobiles et le demi-zouave Déroulède.

.... Lanslebourg ! Vingt minutes d'arrêt ! buffet !

— Oui, buffet ! dit l'un, c'est assez tentant.

— Sans doute, dit l'autre, mais trois francs cinquante par tête, c'est décourageant quand on n'a pas dix sous en poche.

— Eh bien ! mais et ça ? repris-je victorieux en étalant mes trente-cinq francs cinquante. Et puis, pourquoi ne demanderions-nous pas la charité dans nos casques, comme Bélaïsare ? M'est avis qu'un buffetier d'une station frontière ne nous refusera rien. Nous sommes bien forts, d'ailleurs, puisque nous avons, en tout cas, de quoi payer !

Je pris toutefois la précaution de ne pas nous mettre à table avant d'avoir expliqué notre état de pauvreté au gros homme rejoui qui se trouvait précisément sur le seuil de sa porte. Je n'avais pas trop présumé de sa générosité. Il ne fronça pas même le sourcil, nous tendit cordialement sa large main, bien décidé, nous déclara-t-il, à n'y rien laisser mettre autre chose que nos mains vides. Sans plus de phrases, d'hôpital devenu hôte, il nous fit passer dans sa petite salle à manger personnelle et arrossa d'une bouteille de son meilleur vin le repas gratuit, qu'il tint à nous servir en personne.

Avant de quitter cette première bourgade du pays français, il me parut plaisant d'exercer une fois encore le facile courroux de mon atrabilaire gouverneur de Breslau. Je me rappelai qu'entre ses diverses prétentions il se vantait d'aussi bien connaître nos us et coutumes que notre langue. Je me procurai un morceau de bristol, je le taillai à la dimension d'une carte de visite et j'y calligraphiai de ma plus belle main :

Le zouave Déroulède
au Général von der Linden

P. P. C.
(Fin.)

Paul DÉROULÈDE.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — Un crédit extraordinaire de 500 000 fr. est ouvert pour accorder des avances sur leurs traitements aux fonctionnaires communaux et départementaux des régions occupées par l'ennemi.

MINISTÈRE DE LA JUSTICE. — Les nominations dans la magistrature se feront en 1915 d'après le tableau d'avancement de 1914, dont la validité est prorogée.

MINISTÈRE DU TRAVAIL. — Le taux des secours de chômage ne peut dépasser par jour 1 fr. 25 pour chaque chômeur chef de ménage, ni 0 fr. 50 pour chacune des autres personnes en chômage dans le même ménage où, à la charge du chef de ménage. Sont présumées à la charge du chef de ménage les enfants de moins de seize ans ne travaillant pas ou dont le salaire est inférieur à 50 c. par jour.

Sont déduits des secours : 1^o les sommes versées aux chômeurs ou aux personnes à leur charge par les employeurs, les Caisses

de chômage, les Sociétés de secours mutuels ou les institutions charitables; 2^o celles qu'ils reçoivent en vertu de la loi sur les retraites ouvrières et paysannes ou de la loi sur l'assistance aux familles nombreuses.

MINISTÈRE DES FINANCES. — Un décret du 27 octobre avait organisé, à partir du 1^{er} décembre, à titre transitoire, une procédure spéciale pour la présentation des effets de commerce et leur recouvrement en justice contre le débiteur principal. Réserve entière était d'ailleurs faite en ce qui concerne les mobilisés et les habitants des régions en valeurs, pour lesquels la prorogation ces échéances était de droit. Un nouveau décret du 24 novembre suspend jusqu'au 31 décembre l'application de la procédure relative au recouvrement des valeurs négociables et des créances à raison de ventes commerciales ou d'avances sur titres.

MINISTÈRE DES COLONIES. — L'institution d'officier de délégués de solde est organisée au profit des femmes, des descendants ou des ascendants des militaires mobilisés en service aux colonies.

LA DÉLIVRANCE

Depuis quarante-quatre ans, le régime des armements gigantesques a été imposé par la Prusse à l'Allemagne, par l'Allemagne au reste de l'Europe, que dis-je, au monde entier. Ce régime, qui épise les nations, ce cauchemar de la paix armée, et mâchent toute la journée. C'est ce qui explique qu'ils aient besoin de tant de nourriture. Il leur faut du « volume » pour remplir leur « intestin grêle » et leur « gros colon » (eh bien, mon colon !), et la ration du soldat français ne leur suffit pas. Les prisonniers que nous avons faits déclarent que notre pain blanc « se digère trop vite » et ne tient pas assez de place. Ils se plaignent aussi de ne pas avoir assez de corps gras : beurre, lard ou saindoux, et se font envoyer par leurs parents ou leurs fiancées des quantités énormes de saucisses de famille, de « leberwurst », et de viandes fumées. Car ces « ruminants » en voie de transformation ont besoin de beaucoup de charcuterie, et même, parfois, ils en absorbent un peu trop.

M. Cunisset-Carnot raconte à ce sujet, dans le « Temps », un curieux épisode de la guerre de 1870. C'était pendant l'hiver, à Pouilly, en Bourgogne, où les Allemands venaient de s'établir. Un soir, on s'aperçut qu'il manquait un fantassin. Alerté et perquisitionné. Le maire — un vieux médecin du pays, qui n'était autre que le père de M. Cunisset-Carnot — assistait aux recherches, attaché par une courroie, sous la menace d'être fusillé si l'on ne retrouvait pas le disparu. On le découvrit enfin chez un fermier; il était étendu raide mort derrière un tas de bois. Le fermier, le maire, et par la même occasion, quelques autres habitants allaient être collés au mur, lorsqu'un médecin-major obtint de retarder l'exécution et de faire l'autopsie de la victime.

L'homme n'avait point de blessure, mais son ventre distendu formait bourrelet au-dessus de ses côtes, et à la première incision, il explosa; il était gonflé de lard cru : il y en avait onze livres !

Si ce cochon-là, disait plus tard le maire — en parlant du Prussien — n'avait pas avalé tout ça sans le mâcher, il l'aurait peut-être digéré !

Quand les Allemands seront tout à fait « transformés », ils digéreront des briques.

NOUVELLES MILITAIRES

Le ministre de la guerre, venant de Bordeaux, accompagné du capitaine Doumayrou, son officier d'ordonnance, est arrivé mardi soir à Bourges pour inspecter les différents services de la région et s'assurer personnellement que ses instructions étaient exactement remplies. Le général Lefort a reçu M. Millerand à son arrivée au quartier général.

Le ministre a visité les établissements militaires.

Il a témoigné toute sa satisfaction aux officiers placés à leur tête, et les a chargés d'en transmettre l'expression à tout le personnel.

mieux qu'eux, par la générosité comme par le courage. Et pour seul châtiment de leurs crimes, rapportez-nous, frères, l'Alsace et la Lorraine à la pointe de vos balonnettes et de vos sabres.

George DURUY.

Professeur d'Histoire et de Littérature à l'Ecole polytechnique.

L'intestin allemand

Un éminent chirurgien de Strasbourg, M. le docteur Boeckel, qui, ayant quitté l'Alsace aux premiers bruits de guerre, donne actuellement ses soins à nos blessés dans un hôpital de Lyon, a déclaré ceci dans une communication récente faite à ses collègues :

« En pratiquant l'autopsie d'un Allemand, il y a quelques jours, à ma clinique, j'ai pu constater qu'il avait l'intestin plus long d'un mètre cinquante centimètres que les autres variétés humaines... Il faut en conclure que cette race est encore à l'état de transformation. »

En d'autres termes, les Allemands seraient encore très rapprochés, au point de vue physiologique, des ruminants — de la tache, par exemple — qui, pourvus d'un intestin extrêmement long, mangent et mâchent toute la journée. C'est ce qui explique qu'ils aient besoin de tant de nourriture. Il leur faut du « volume » pour remplir leur « intestin grêle » et leur « gros colon » (eh bien, mon colon !), et la ration du soldat français ne leur suffit pas.

Les prisonniers que nous avons faits déclarent que notre pain blanc « se digère trop vite » et ne tient pas assez de place. Ils se plaignent aussi de ne pas avoir assez de corps gras : beurre, lard ou saindoux, et se font envoyer par leurs parents ou leurs fiancées des quantités énormes de saucisses de famille, de « leberwurst », et de viandes fumées. Car ces « ruminants » en voie de transformation ont besoin de beaucoup de charcuterie, et même, parfois, ils en absorbent un peu trop.

M. Cunisset-Carnot raconte à ce sujet, dans le « Temps », un curieux épisode de la guerre de 1870. C'était pendant l'hiver, à Pouilly, en Bourgogne, où les Allemands venaient de s'établir. Un soir, on s'aperçut qu'il manquait un fantassin. Alerté et perquisitionné. Le maire — un vieux médecin du pays, qui n'était autre que le père de M. Cunisset-Carnot — assistait aux recherches, attaché par une courroie, sous la menace d'être fusillé si l'on ne retrouvait pas le disparu. On le découvrit enfin chez un fermier; il était étendu raide mort derrière un tas de bois. Le fermier, le maire, et par la même occasion, quelques autres habitants allaient être collés au mur, lorsqu'un médecin-major obtint de retarder l'exécution et de faire l'autopsie de la victime.

L'homme n'avait point de blessure, mais son ventre distendu formait bourrelet au-dessus de ses côtes, et à la première incision, il explosa; il était gonflé de lard cru : il y en avait onze livres !

Si ce cochon-là, disait plus tard le maire — en parlant du Prussien — n'avait pas avalé tout ça sans le mâcher, il l'aurait peut-être digéré !

Quand les Allemands seront tout à fait « transformés », ils digéreront des briques.

LE PORTUGAL
se déclare en faveur des Alliés

Humour alsacien.

Économie de Verbes.

Les Alsaciens se blaguent eux-mêmes sous prétexte qu'ils ont toujours eu de l'accent.

L'un d'entre eux, non des moins connus, nous assurait qu'autrefois, du temps français, une brave Strasbourgeoise, qui cherchait à gagner sa vie comme elle pouvait, avait naïvement accroché à sa fenêtre — dans la rue du Dôme — cette étonnante pancarte professionnelle :

MADAME ANSELME GLINTZ
Carte les maiêts et les enfants.

C'est peut-être cette excellente femme qui avait inspiré à l'illustre Labiche le sujet de sa charmante comédie en un acte : « La fille mal... cardée ! »

L'Élève en droit.

Dans ce temps-là aussi, et dans ce même Strasbourg, fécond en fantaisies indigènes, un cabaretier des environs de la Faculté de Droit, avait fait peindre sur son enseigne un éléphant qui se tenait debout, la trompe levée.

— J'ai choisi cette enseigne, expliquait-il, très fier de son ifée, parce que ce sont mes voisins les étudiants qui composent ma clientèle ordinaire.

Mais quels secrets rapports, lui demandait-on parfois, voyez-vous entre ces futurs juristes et ce pachyderme sur deux pieds ?

— Ah ça ! répliquait-il, vous ne comprenez donc rien ! On voit bien pourtant que mon enseigne signifie : « A l'éléphant en droit ! »

Les cinq S.

On prétendait communément en Alsace que les notes de conduite des officiers allemands étaient souvent ornées, en marge, d'un ou plusieurs S d'aspect mystérieux, et que le mot de l'éénigme était celui-ci :

S. Veut dire sauf : il boit.

SS. Sauf stark : il boit fortement.

SSS. Sauf sehr stark : il boit énormément.

SSSS. Sauf sehr stark Schnaps : il boit énormément de schnaps.

Enfin, les cinq S, maximum qu'un officier ivrogne peut atteindre, signifiaient : Sauf sehr stark schlechten Schnaps : « il boit énormément de mauvais schnaps ». Ce sont probablement les officiers aux cinq S qui ont été chargés d'organiser les pillages et les incendies dans les régions occupées.

LES CIGOGNES

Les Cigognes d'Alsace
Quittent les vieux clochers
Et cherchent dans l'espace
Des toits hospitaliers.

Elles gitaient au haut des cathédrales,

Mais le grondement des canons

Et l'aigu sifflement des balles

Leur ont donné de gros frissons...

Et les voilà — combien peureuses !

S'envolent toutes, regagnant

Les chemins d'Orient,

Vite, à coups d'ailes furieuses.

Les Cigognes d'Alsace

Quittent les vieux clochers

Et cherchent dans l'espace

Des toits hospitaliers.

Nos gas pour vous font de rudes besognes :

L'an prochain, quand vous reviendrez,

Tout à l'aïse, dames Cigognes,

En Alsace vous dormirez !

Car sur les vieux clochers que dore

Un soleil de gloire et de paix,

Flottera pour jamais

Notre grand drapeau tricolore !

André ALEXANDRE.

Les correspondances doivent être adres-

sées : « Cabinet du ministre de la guerre ;

bureau de la presse, Bordeaux. »

Les manuscrits ne sont pas rendus.

BLOC-NOTES

Le Conseil général du Gard a voté un crédit d'un million en faveur des régions envahies par l'ennemi.

Un comité d'initiative vient de se former à Paris dans le dessein d'offrir, au moyen de souscriptions unifomes de 10 centimes, au nom de la Ville de Paris, une épée d'honneur au roi des Belges, à l'occasion de la prochaine fête de Noël.

Le prince Bourhan-Eddine, fils d'Abdul-Hamid, qui avait été impliqué dans le complot contre le sultan, a été, dit-on, enlevé et séquestré par des gens du général Liman von Sanders.

Le tsar a télégraphié au généralissime, le priaire de transmettre au commandant de la flotte russe de la mer Noire sa reconnaissance pour la réussite de ses opérations.

On annonce la mort du général allemand Stenger, qui s'était fait un triste nom par l'ordre inhumain donné à ses troupes de tuer tous les blessés pour ne pas laisser un soldat français vivant derrière elles.

M. d'Andigné, conseiller municipal de la Muette, capitaine de cavalerie, a été grièvement blessé et fait prisonnier. Sa brillante conduite lui valut d'être décoré de la Légion d'honneur.

Le vainqueur des « Six Jours » de New-York est Goulet-Grendo, avec 67 points. Les premières équipes ont couvert 2,758 milles et un tour, battant le record du monde par 7 milles et un tour.

M. Max Doumic,

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

11^e Corps d'Armée.

Sous-Lieutenant DUBUCH, 23^e d'artillerie : A enlevé sa section alors qu'elle était fortement éprouvée, et s'est entré le premier dans une position ennemie défendue par des mitrailleuses.

Soldat QUINTIN, 118^e régiment d'infanterie : Étant chef de patrouille, s'est avancé au point du jour jusqu'à une tranchée qui avait été occupée par les Allemands, et y fait un prisonnier, qu'il a ramené. Y est retourné seul une heure après pour voir si un gradé allemand qui y avait été tué n'était pas porteur de documents intéressants, et a trouvé sur lui un portefeuille contenant des notes militaires et des croquis qu'il a remis au commandant du régiment.

Sous-lieutenant LE BARRILLEC, 31^e d'infanterie : Commandant sa compagnie, a attaqué et enlevé brillamment à la baïonnette un village, en faisant plus de 50 prisonniers; a poursuivi l'ennemi avec la plus grande vigueur, lui infligeant des pertes sensibles.

13^e Corps d'Armée.

Capitaine D'ROUCHOUX, 13^e d'infanterie : A vaillamment commandé sa compagnie jusqu'au 20 août; a pris à cette date le commandement du 3^e bataillon, en remplacement de son chef; blessé et évacué; a montré son énergie et son sang-froid dans différents combats.

Capitaine KREMP, 92^e d'infanterie : S'est distingué, le 20 août, en prenant le commandement du bataillon, qu'il a su conduire en bon ordre, sous un feu intense; s'est de nouveau distingué en donnant à tous l'exemple du courage et du sang-froid, le 30 septembre; a aussi maintenu l'ordre dans sa compagnie, au cours d'une violente attaque de nuit.

Caporai VIGNAUD, 98^e d'infanterie : Après un vil combat, le 9 septembre, a aidé pendant la nuit à relever et à transporter quatre-vingt-douze blessés, tombés près des lignes allemandes. A pris le commandement d'un groupe de quatre volontaires qui, sous un feu très violent de l'infanterie et de l'artillerie ennemis, n'ont pas hésité à aller chercher les corps de leur officier, le sous-lieutenant Pichot, tué au cours d'une attaque, et l'ont rapporté dans nos lignes.

Capitaine SOUQUIERES, 53^e d'artillerie : Beaucoup de sang-froid sous le feu. A reçu deux blessures dans la tranchée où il s'était porté pour diriger plus sûrement le tir de sa batterie.

Capitaine GERMAIN, 53^e d'artillerie : Très belle conduite au feu. Grièvement blessé à la tête de sa batterie, très éprouvée par un feu violent d'infanterie, à très courte portée.

Capitaine BLANC, 16^e d'artillerie : Depuis le commencement de la campagne, a commandé sa batterie avec un courage et un sang-froid au-dessus de tout éloge; l'a maintenu en position, le 6 octobre, malgré le feu de l'ennemi et en a réglé le tir jusqu'à ce qu'il fut blessé mortellement par un éclat d'obus.

Capitaine MARTIN, 16^e d'infanterie : Officier d'approvisionnement au début des hostilités, a demandé instantanément à reprendre du service dans une compagnie. Blessé une première fois, le 5 septembre, pendant qu'il assurait le ravitaillement du corps, a continué son service. Appelé à prendre le commandement de la première compagnie, y donna les preuves incessantes d'entraînement, de bonne humeur, d'ardeur et d'énergie. A reçu, le 1er octobre, une nouvelle blessure, puis a été tué dans la nuit du 5 au 6 octobre par une balle isolée, alors qu'il dirigeait les travaux d'organisation défensive de sa compagnie, à la lisière d'un bois.

Capitaine RIGAULT, 98^e d'infanterie : Au cours du combat livré le 5 octobre, sur la lisière d'un village, a maintenu avec intelligence et autorité, toujours avec la première ligne, réussissant à entraîner ses hommes dans les circonstances les plus critiques. Tué le 20 septembre, alors qu'il conduisait sa compagnie avec sa bravoure habituelle à l'attaque des tranchées ennemis.

Lieutenant BOURSEAU, 98^e d'infanterie : S'est brillamment conduit. Blessé au début d'un engagement, il a rejoint sa section et n'a quitté le champ de bataille que l'un des derniers. S'est depuis signalé à main-

les reprises dans les différents combats par son initiative et son esprit de dévouement.

Lieutenant BELIN, 53^e d'artillerie : A fait preuve en plusieurs circonstances des qualités militaires les plus brillantes. Le 1er octobre, a pris le commandement d'une batterie dont deux officiers venaient d'être blessés et dont le personnel, très éprouvé par un feu d'infanterie, avait du être abrité. Est revenu le premier à la batterie, servant lui-même une pièce avec un canonnier, a réussi à déloger les tirailleurs ennemis et permis ainsi à son personnel de rentrer en action.

Lieutenant SOLAGROUP, 53^e d'artillerie : A fait preuve en plusieurs circonstances de très belles qualités militaires. Très grièvement blessé le 4 septembre, au côté droit, par un éclat d'obus.

Lieutenant ISAAC, 16^e d'artillerie : Doué des qualités militaires les plus remarquables; plein de courage et d'entraînement. A fait preuve de bravoure, le 20 août, en retournant sous le feu chercher du matériel dont les ateliers étaient démolis. A eu une très

Cavalier LERMET, 14^e dragons : A exécuté le 31 août une reconnaissance fructueuse dans des conditions difficiles; a repris trois fois et gardé pendant plusieurs heures le contact d'une importante colonne ennemie (deux régiments de cavalerie, accompagnés d'infanterie et de mitrailleuses). Atteint d'une balle à la cuisse et ayant eu ses vêtements traversés par d'autres balles, n'en a pas moins continué sa reconnaissance, rapportant lui-même le dernier renseignement. A ensuite continué son service à son escadron, malgré sa blessure.

Sous-lieutenant BALLEYDIER, 98^e d'infanterie : Au cours d'un assaut violent des Allemands, a entraîné sa section à la baïonnette; a bousculé ou tué les Allemands qui étaient devant lui et a eu un doigt coupé par une balle tirée à bout portant. A fait preuve de grandes qualités de commandement et d'une louable énergie.

Sous-lieutenant LENOL, 98^e d'infanterie : Au cours du combat livré le 5 octobre, sur la lisière d'un village, a conduit dans les premières maisons du village un violent combat de rues contre les fractions ennemis qui s'y étaient lancées, puis, en cheinant de maison en maison, par les ouvertures qu'elles avaient préparées, leur a fait mettre bas les armes et a reçu l'épée d'un officier qui s'est constitué prisonnier. S'est ensuite porté à la lisière du village, a encore reçu la soumission de nombreuses fractions ennemis.

Capitaine GAUTHHEY, 16^e d'artillerie : Blessé le 14 septembre par un éclat d'obus, a conservé le commandement de la batterie, et le 20 septembre a dirigé, pendant sept heures, d'un poste d'observation particulièrement exposé, un tir très efficace contre l'infanterie ennemie, dont il a puissamment contribué à repousser l'attaque et a été blessé au cours de cette action.

Caporai BATTUEX, 98^e d'infanterie : Blessé d'une balle en sétos à la jambe, le 9 septembre, a conservé son commandement et a été blessé grièvement le 19 septembre, à la tête de sa section.

Sergent-fourrier FIRMIN, 98^e d'infanterie : Blessé les 20 et 25 août, a continué à rester dans le rang. A été blessé grièvement à la tête de ses hommes pour la troisième fois, le 31 août.

Maréchal des logis MOREAU, 16^e d'artillerie : Belle conduite dans les combats du 14 au 26 août; a été le 4 octobre atteint de cinq éclats d'obus.

Caporai BATTUEX, 98^e d'infanterie : Très brillante attitude au feu. Est allé, le 25 septembre, chercher deux de ses camarades blessés à trois cents mètres en avant de la ligne de feu, et les a ramenés, bien que visé directement par les balles ennemis.

Sous-lieutenant de bataillon GUIGNOT, 29^e d'infanterie : A été tué le 4 octobre.

Soldat DURAND, 16^e d'infanterie : Réformé et engagé pour la durée de la guerre, s'est distingué dans les combats du 7 octobre, en s'élançant le premier à l'assaut d'une tranchée allemande. Grièvement blessé, a refusé le secours de ses camarades en leur disant : « Laissez-moi, vous serez plus utiles au combat. » Est mort le lendemain des suites de sa blessure.

Capitaine DECHELETTE, 29^e d'infanterie : A été tué le 5 octobre, alors qu'il entraînait sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, et lui avait fait gagner 300 mètres de terrain. Avant de mourir, a demandé au lieutenant-colonel commandant le régiment si on avait gardé le terrain conquis, et si sa réponse affirmative lui a exprimé sa satisfaction en ajoutant qu'il était heureux que sa mort servît à la France.

Capitaine COMMUNAL, 29^e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande bravoure au combat. Blessé mortellement, n'a cessé d'encourager ses hommes jusqu'à ses derniers moments. A fait preuve, avant de mourir, d'une énergie et d'un courage peu communs.

Lieutenant PERRIN, 29^e d'infanterie : A exercé depuis le début de la campagne le commandement de sa compagnie avec intelligence et autorité; toujours avec la première ligne, réussissant à entraîner ses hommes dans les circonstances les plus critiques. Tué le 20 septembre, alors qu'il conduisait sa compagnie avec sa bravoure habituelle à l'attaque des tranchées ennemis.

Capitaine SCHMIDLIN, sergent PAULI, 15^e d'infanterie; cavalier RAYMOND, 2^e dragons : Belle attitude au feu.

15^e Corps d'Armée.

Capitaine PIET, 2^e d'artillerie : A fait preuve de calme et d'énergie en maintenant sa batterie en action dans un poste de sacrifice pendant un bombardement de près de trois heures, sans que celui-ci manifestât la moindre défaillance et jusqu'à épouserlement des munitions. A rempli lui-même les fonctions de tireur à une de ses pièces qui n'avait plus qu'un seul servant, le lieutenant de la batterie étant grièvement blessé et le sous-lieutenant tué.

Soldat BERGER, 22^e d'infanterie : Au cours d'une charge à la baïonnette, le 30 août, a fait preuve du plus brillant courage, entraînant ses camarades et entrant parmi les premiers dans les tranchées ennemis.

Capitaine CLAMADIEU, escadrille B1. 9 : Piloté plein de zèle et d'allant, toujours prêt à marcher, même dans les circonstances les plus défavorables, a toujours eu une très belle attitude sous le feu. Grièvement blessé au cours d'une reconnaissance aérienne.

Adjutant CLAMADIEU, escadrille B1. 9 : Piloté plein de zèle et d'allant, toujours prêt à marcher, même dans les circonstances les plus défavorables, a toujours eu une très belle attitude sous le feu. Grièvement blessé au cours d'une reconnaissance aérienne.

16^e Corps d'Armée.

Capitaine MEYRUEIS, 24^e d'infanterie : Bien que grièvement blessé dans la soirée du 14 octobre, est resté toute la nuit à la tête du bataillon qu'il commandait sur une position battue par le feu de l'ennemi.

Sergent CHARLES, 29^e d'infanterie : Brillante conduite au feu. Le 8 septembre, a puissamment contribué à rétablir l'ordre dans une ligne très éprouvée par le feu de l'ennemi, restant debout au milieu

d'une grêle de balles. Tué au combat du 13 septembre.

Capitaine BOUTILLIER, 23^e d'infanterie : Blessé mortellement à l'ennemi dans le combat du 7 septembre, répondit aux paroles de consolation que lui adressait son chef de corps : « En avant ! mon colonel, toujours en avant ! »

Brancardier RODE, 21^e d'infanterie : Est allé, au péril de sa vie, chercher un blessé sur la ligne de feu et a été tué en accomplissant sa mission.

Soldat TABARIES, 96^e d'infanterie : Le 24 septembre, en patrouille, s'est heurté à une patrouille allemande de huit hommes; a pris la direction de l'engagement en abattant trois hommes à coups de fusil et mettant les autres en fuite.

Soldat BLANQUET, 53^e d'infanterie : Sa section ayant dû se replier en abandonnant un sous-officier blessé, est allé le rechercher sous le feu le plus violent, et a réussi à le ramener.

Soldat FOUET, 53^e d'infanterie : Est allé sous le feu, à la tombée de la nuit, chercher un de ses camarades blessé, tombé à une cinquantaine de mètres de l'ennemi.

Soldat BARRIER, 32^e d'infanterie : Le 6 octobre, dans la soirée, charge de transmettre un ordre à faible distance des tranchées allemandes, a néanmoins continué sa mission jusqu'au bout et a reçu au retour une nouvelle blessure plus grave à la cuisse. Est mort le lendemain des suites de ses blessures.

nu. A pu de ce fait saisir sous son feu plusieurs batteries ennemis.

Chef de bataillon LE PELLEY, 80^e d'infanterie : A donné un bel exemple de calme et de sang-froid au feu. A été grièvement blessé de plusieurs éclats d'obus, le 28 septembre.

Capitaine SAISSET, 53^e d'infanterie : S'est distingué le 23 septembre, entraînant à l'assaut, à plusieurs reprises, les deux compagnies dont il avait le commandement.

Lieutenant CHATEL, 13^e régiment de chasseurs à cheval : Le 9 aout, près d'un village, a tenu avec sa section de mitrailleuses sous un feu très violent. Obligé d'abandonner ses pièces par suite de pertes en chevaux, est venu les rechercher en faisant preuve d'un grand courage.

Soldat TABARIES, 96^e d'infanterie : Le 24 septembre, en patrouille, s'est heurté à une patrouille allemande de huit hommes; a pris la direction de l'engagement en abattant trois hommes à coups de fusil et mettant les autres en fuite.

Lieutenant de réserve PERTUS, 2^e tirailleurs : A fait preuve dans ses fonctions d'officier de liaison des plus rares qualités militaires : coup d'œil, sang-froid, décision et esprit d'initiative. A porté de jour et de nuit, sous le feu le plus violent et dans les circonstances les plus délicates, les ordres et les unités subordonnées. A été sérieusement blessé le 24 septembre.

Lieutenant DUBREUIL, 10^e régiment de tirailleurs : A fait preuve dans ses fonctions d'officier de liaison des plus rares qualités militaires : coup d'œil, sang-froid, décision et esprit d'initiative. A porté de jour et de nuit, sous le feu le plus violent et dans les circonstances les plus délicates, les ordres et les unités subordonnées. A été sérieusement blessé le 24 septembre.

Lieutenant BOUTILLIER, 13^e régiment de chasseurs à cheval : Le 9 aout, près d'un village, a assuré son service sous les feux les plus violents; a été distingué le 23 septembre, entraînant à l'assaut, à plusieurs reprises, les deux compagnies dont il avait le commandement.

Soldat FOUET, 53^e d'infanterie : Est allé sous le feu, à la tombée de la nuit, chercher un de ses camarades blessé, tombé à une cinquantaine de mètres de l'ennemi.

Soldat TABARIES, 96^e d'infanterie : A section ayant dû se replier en abandonnant un sous-officier blessé, est allé le rechercher sous le feu le plus violent, et a réussi à le ramener.

Soldat FOUET, 53^e d'infanterie : Est allé sous le feu, à la tombée de la nuit, chercher un de ses camarades blessé, tombé à une cinquantaine de mètres de l'ennemi.

Soldat BARRIER, 32^e d'infanterie : Le 6 octobre, dans la soirée, charge de transmettre un ordre à faible distance des tranchées allemandes, a néanmoins continué sa mission jusqu'au bout et a reçu au retour une nouvelle blessure plus grave à la cuisse. Est mort le lendemain des suites de ses blessures.

LÉGION D'HONNEUR

Sont promus ou nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de Chevalier.

Chef de bataillon TISSEYRE, commandant 3^e régiment de tirailleurs algériens : Grande bravoure, officier supérieur de valeur; blessé le 14 octobre.

Chef de bataillon PENANCIER, 26^e d'infanterie : Le premier est entré dans un village occupé par l'ennemi et a dirigé brillamment toutes les attaques qui ont été faites dans la nuit du 29 au 30 septembre. A été blessé grièvement à la tête.

Chef de bataillon FINAT, 92^e d'infanterie : Continué par un éclat d'obus, a tenu à conserver le commandement de son bataillon. Le 29 septembre, en particulier, a continué une opération alors que les obus tombaient sur l'hôpital, et ne s'est retiré qu'après avoir évacué ses blessés.

Sous-lieutenant de réserve LEGRET, 12^e d'infanterie : A été distingué depuis le début de la campagne par son zèle, son initiative et son dévouement.

Sous-lieutenant TOUYA, 5^e tirailleurs : Le 7 septembre, a donné un bel exemple de bravoure et d'énergie en maintenant sous un feu violent et meurtrier sa section, qui commençait à flétrir. A eu une jambe broyée par un obus.

<

tion avec courage et entrain, s'est fait arrêter auprès d'une batterie et a eu l'énergie de dominer sa douleur pour donner au chef de cette batterie des renseignements précis utiles à son tir.

Sous-lieutenant HOGGARD, 79e d'infanterie : A reçu deux blessures, dont une très grave, pendant qu'il exerçait avec vigueur le commandement de sa section sous un feu de mousqueterie violent. A refusé de se laisser enlever, a continué à commander avec calme; ne s'est laissé transporter que sur l'ordre de son capitaine.

Capitaine COMBRAQUE, 26e d'infanterie : A mené sa compagnie avec la plus grande énergie à l'attaque d'un village occupé par l'ennemi. Après un violent combat de nuit, a maintenu la possession du terrain conquis et a été blessé le lendemain matin.

Sous-lieutenant MARTIN, 151e d'infanterie : Le 7 septembre, sortit le premier de son abri pour entraîner sa section vers la ligne ennemie distante de 200 mètres, mais tomba aussitôt la tête traversée d'une tempe à l'autre, lui causant une blessure qui le laissera aveugle.

Capitaine DURAND, 1er génie : S'est signalé par de nombreux actes de courage et d'énergie. Travailant toutes les nuits en tête de sa compagnie, effectuant dans le jour des reconnaissances dangereuses sous le feu de l'ennemi. A couru de réels dangers avec lesquels il n'a jamais compté.

Sous-lieutenant KALLOCH de KERILLIS, 16e dragons : A fait preuve d'un courage admirable dans la nuit du 9 au 10 septembre, au cours d'une attaque, que très bravement l'escadron dont il fait partie a dirigée sur un convoi automobile allemand. A reçu trois blessures et a fait néanmoins les jours suivants de surhumains efforts pour envoyer des nouvelles au commandement.

Lieutenant GAROT, 83e d'infanterie : Dans la matinée du 27 août, a pénétré deux fois dans un village avec sa section sous un feu extrêmement violent. A été blessé grièvement au moment où il entraînait pour la troisième fois ses hommes contre la ligne de la localité.

Sous-lieutenant RIZARD, 9e chasseurs : Le 26 août, envoyé en reconnaissance, s'est porté en avant des lignes d'infanterie, sous une pluie de projectiles, pour reconnaître la situation de l'ennemi; très grièvement blessé, ne s'est fait porter à l'ambulance qu'après avoir dicté et expédié les renseignements qu'il avait recueillis.

MÉDAILLE MILITAIRE

~~~

*Sont décorés de la Médaille militaire :*

**Maréchal des logis-fourrier PEMOLE**, 44e d'artillerie : Blessé très grièvement, et voyant sa batterie sur le point d'être enlevée, a déclavé quatre pièces avant de se retirer.

**Soldat-musicien JULIEN**, 150e d'infanterie : S'est fait remarquer au combat du 7 septembre et dans les affaires précédentes, par son zèle à rechercher et à panser les blessés, soit à proximité de la première ligne, soit sous le feu des obus ennemis. A été grièvement blessé.

**Adjudant-chef DEMANGE**, 23e d'infanterie coloniale : Au cours du combat du 6 septembre, a fait preuve des plus belles qualités de courage et d'énergie, en conservant, malgré une blessure, le commandement de sa section sous des rafales d'artillerie.

**Sergent DUVAL**, compagnie 3/4 du génie du 3e corps d'armée : A aidé avec beaucoup de sang-froid ses officiers au piquetage d'une tranchée sous le feu de l'artillerie ennemie et a été blessé assez grièvement par un éclat d'obus.

**Maître-pointeur DEVE**, 43e d'artillerie : Est resté constamment à côté de ses chefs très grièvement blessé; sans perdre un instant son sang-froid, a rallié trois fois les hommes des pièces voisines pour abattre l'observatoire du capitaine qui servait de repère à l'ennemi.

**Maréchal des logis PETITHOMME**, 43e d'artillerie : A, au combat du 23 août, sous les rafales d'un tir d'efficacité, participé au tir de la batterie en relevant après chaque coup, relèvement nécessité par le mauvais état du terrain.

**Soldat M. CARQUILLE**, 2e bataillon de chasseurs : A été chercher à 50 mètres des tranchées, sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, un lieutenant mortellement blessé, et n'a pas craint de se détourner complètement pour accomplir ce devoir.

**Sergent réserviste THIRION**, 160e d'infanterie : A montré beaucoup d'entrain depuis le début des opérations, et notamment le 6 septembre, où, chargé d'occuper une écluse, il n'a battu en retraite qu'après l'évacuation entière du village voisin par son bataillon. En cours de route, a rencontré un

officier blessé, l'a transporté sur son épaulement pendant un certain temps, et ne l'a laissé qu'après l'avoir mis en lieu sûr. Se trouvant dans les conditions pour passer dans l'armée territoriale (père de quatre enfants), n'a pas demandé sa désaffection, afin de servir dans l'armée active.

**Adjudant-chef GOUPIIL**, 74e d'infanterie : A tenu avec la plus grande fermeté une position importante. Ne l'a évacuée que sur l'ordre écrit du commandant de la compagnie; est venu de lui-même se joindre aussitôt à une contre-attaque.

**Adjudant NORMAND**, 74e d'infanterie : Au cours d'un combat, s'est joint de sa propre initiative à une contre-attaque. A fait de nombreux prisonniers, dont trois officiers. Très grièvement blessé le 14 septembre.

**Sergent BEAUCOUSIN**, 74e d'infanterie : N'a pas hésité à prendre sur son dos son chef de section grièvement blessé, et l'a transporté sous une pluie de balles dans une maison voisine. A ensuite repris sa place pour continuer le combat.

**Sergent LEHEU**, 74e d'infanterie : A, sur l'ordre du colonel commandant le régiment, été rechercher dans un village le corps d'un lieutenant tué, alors que le village était en flammes et l'objet d'un violent bombardement.

**Sergent BATILLE**, 26e bataillon de chasseurs : Très belle conduite au feu le 22 août. Atteint d'une balle à la cuisse et couvert de sang, a continué à marcher en avant; lorsque sa compagnie a battu en retraite, a refusé non seulement de se faire soigner, mais même de donner son arme à un camarade; a fait ainsi près de 15 kilomètres.

**Sergent HARLING**, 29e bataillon de chasseurs : Pendant l'attaque de nuit du 10 au 11 septembre, a fait preuve de la plus grande énergie, exaltant par ses paroles et son exemple le courage de ses chasseurs. Au moment de l'assaut, s'est porté en avant avec sa section pour repousser l'ennemi, et ne s'est replié qu'après en avoir reçu l'ordre.

**Adjudant MOINGEON**, 154e d'infanterie : Par son attitude courageuse et par son exemple au combat le 6 septembre, parvint à ramener en ligne presque toute la chaîne qui avait battu en retraite, et a permis ainsi à son bataillon de se maintenir sur ses positions.

**Sergent CAFFEAU**, 155e d'infanterie : Brillaute conduite au combat de nuit, le 11 septembre. Se trouvant face à face avec un officier allemand et trois hommes, tua à coups de baïonnette l'officier et deux hommes, et mit le troisième hors de combat d'un coup de crosse. Blessé grièvement à la cuisse dans le courant de la journée.

**Sergent réserviste AUVEZOU**, 103e d'infanterie : A fait preuve dans plusieurs circonstances de qualités exceptionnelles de sang-froid et de décision dans l'accomplissement de reconnaissances sous le feu de l'ennemi. Au cours d'une de ces reconnaissances, a tenu tête à une patrouille cycliste allemande, tué l'un de ses cyclistes et fait un prisonnier après l'avoir grièvement blessé.

**Sergent réserviste DE VIGOUROUX D'ARVIEU**, 1er régiment d'infanterie coloniale : Belles qualités de courage et de commandement dans les différents combats où il s'est distingué.

**Soldat PHILIPP**, 24e d'infanterie coloniale : Belle conduite en se portant sur la ligne de feu sous une violente fusillade pour relever un officier blessé. De plus, étant en patrouille, a mis en fuite une troupe bien supérieure en nombre et a assuré à nos troupes la possession d'une tranchée. Blessé au début d'une balle à l'épaule, ne se fit panser que vingt-quatre heures après et refusa de se laisser évacuer. A été de nouveau blessé grièvement le 26 septembre.

**Soldat BRUMENT**, 329e d'infanterie : Blessé d'un éclat d'obus à la jambe et ne pouvant marcher, est resté caché dans une meule de paille, où il est resté sans soins et sans nourriture pendant neuf jours. Ramené par une patrouille, a fourni des renseignements intéressants sur les faits et gestes de l'ennemi et sur ses positions.

**Maréchal des logis GUERIN**, 43e d'artillerie : A fait preuve du plus grand courage en s'offrant pour remplir une mission très périlleuse au cours de laquelle il a été très grièvement blessé.

**Adjudant-chef MOURET**, 7e d'infanterie coloniale : S'est signalé par sa magnifique attitude au feu au cours de tous les engagements depuis le 22 août, particulièrement le 15 septembre, en occupant le premier les tranchées allemandes.

**Sergent ORSINI**, 21e d'infanterie coloniale : A fait preuve des plus belles qualités de bravoure, d'entrain et d'initiative au combat, particulièrement dans la journée du 6 septembre.

**Sergent MOULIN**, 21e d'infanterie coloniale : Atteint de deux blessures, a continué sous un feu très violent à diriger sa section avec le plus grand sang-froid.

**Adjudant BLARY**, 5e d'infanterie : A eu une conduite merveilleuse au feu pendant tous les combats livrés depuis le commencement de la campagne.

**Adjudant DUTHEIL**, 5e d'infanterie : A fait preuve des plus belles qualités militaires au cours de différents combats, et notamment pendant la nuit du 26 au 27 septembre.

**Adjudant PETIT**, 5e d'infanterie : Passé au combat du 25 août, n'a pas voulu se laisser évacuer; a repris son service après quelques jours de repos. Continue à faire preuve des plus belles qualités militaires en toute circonstance, bien que n'étant pas encore complètement guéri de sa blessure.

**Adjudant-chef MARTIN**, 119e d'infanterie : S'est distingué, les 22, 23 et 29 août, en maintenant sa section dans un ordre parfait sous un feu violent; a été blessé sérieusement en fin de journée, lors du 29, au moment où il tenait avec sa section une position de repli d'où il pouvait protéger la retraite de son bataillon.

**Maréchal des logis de réserve PELLETIER**, 7e régiment de chasseurs : A fait preuve de bravoure, d'intelligence et du plus grand sang-froid en conduisant à plusieurs reprises, depuis le début de la campagne et dans des situations très périlleuses, les reconnaissances de ses éclaireurs montés. A eu son cheval tué sous lui au cours d'une reconnaissance nocturne et a continué à pied sa mission.

**Maréchal des logis chef RASSENEUR**, 22e d'artillerie : Au combat du 22 août, est resté sur la ligne de feu à 300 mètres des tirailleurs ennemis pour ramener un canon et un caisson momentanément immobilisés sur la position, par la mort de deux hommes et de deux chevaux. Deux jours plus tard, a également ramené sous le feu un caisson momentanément abandonné.

**Sergent WILLIEME**, 91e d'infanterie : Dans le combat du 27 septembre, pour reprendre les tranchées perdues, est rentré le premier à la tête de sa demi-section dans ces tranchées.

**Sergent DELIZY**, 120e d'infanterie : Le 2 octobre, a, au cours d'une violente attaque dirigée contre sa tranchée, maintenu, grâce à son énergie, ses hommes dans le calme; a repoussé l'ennemi en désordre en lui faisant éprouver des pertes sérieuses sans en subir lui-même.

**Soldat MONTEIL**, 120e d'infanterie : Blessé, a continué son service et s'est toujours fait remarquer depuis comme homme de liaison par le sang-froid et le courage avec lesquels il a assuré la transmission des ordres sous le feu de l'ennemi. En particulier, dans le combat du 2 octobre, est, à plusieurs reprises, sorti de la tranchée pour porter, sous un feu violent et très rapproché de l'ennemi, les renseignements envoyés par son capitaine au chef de bataillon.

**Adjudant FLAMAND**, 7e chasseurs : Etant en reconnaissance, accueilli par un feu très nourri de l'ennemi, a continué sa mission et est parvenu, quoique blessé, à ramener tous ses hommes dans les lignes.

**Caporal JOANNIN**, 121e d'infanterie : A pris un drapeau à l'ennemi.

**Adjudant de réserve PERAT**, 97e d'infanterie : A chargé et pris, avec trente hommes, quatre-vingts Allemands, maintenus dans leurs tranchées par le feu d'autres éléments.

**Caporal KAUFFMANN**, 9e bataillon de chasseurs : Etant en patrouille avec trois hommes seulement, attaqua une tranchée allemande dont les occupants se retirèrent, laissant plusieurs morts sur le terrain; s'élança aussitôt avec la plus grande bravoure sur leurs traces, tua personnellement quatre Allemands et fit prisonnier un sous-officier, donnant ainsi à tous le plus bel exemple d'entrain et de courage.

**Soldat réserviste BOULNOT**, 9e bataillon de chasseurs : Blessé d'une balle, le soir, vers dix-neuf heures, est resté toute la nuit dans la tranchée, commandant les feux de salve de son escouade, et n'est allé se faire panser que le lendemain, à six heures.

**Adjudant JOHAIS**, 18e bataillon de chasseurs : Déjà cité à l'ordre de l'armée, a continué à faire preuve depuis d'une bravoure exceptionnelle en maintenant pendant trois jours sa section sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses avec le calme le plus parfait.

**Soldat COREMEL**, 18e bataillon de chasseurs : A donné le plus bel exemple à ses camarades par sa hardiesse comme patrouilleur et comme observateur. A fini par être blessé après avoir risqué sa vie à plusieurs reprises pour rapporter à son capitaine des renseignements exacts.

**Adjudant-chef GRANGER**, 1er zouaves : Quoique grièvement blessé, a continué à commander sa section, donnant à tous le plus bel exemple.

Le Gérant : G. CALMÈS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU